

Discours



Discours de Frédéric Mitterrand, ministre de la Culture et de la Communication, prononcé à l'occasion de l'hommage au dialogue des langues et des cultures entre la France et le monde arabe et remise des insignes de l'ordre des Arts et des Lettres à Khadija Al Salami, Marwan Rashed, Maïssa Bey, Elias Sanbar, Jordi Savall et Montserrat Figueras

Paris, samedi 28 mai 2011

Mesdames et Messieurs les Ambassadeurs,
Mesdames et Messieurs,
Chers amis,

Vous aurez sans doute remarqué sur vos cartons d'invitation cette carte d'Al-Idrisi, le géographe de la cour de Roger II de Sicile, qui vous présente un monde inversé à nos planisphères usuels. Les dynamiques politiques nouvelles qui animent aujourd'hui une partie du monde arabe nous incitent, je crois, à réviser nos perspectives.

En ces temps où l'on parle de « printemps arabe », il est plus que jamais temps de parler à nouveau de ponts. L'espoir suscité d'un rapprochement renforcé entre nos deux rives passe également par celui de ses créateurs, de ses écrivains, de ses manieurs de mots, de ses artistes, de ses musiciens. Les dynamiques culturelles entre l'Europe et le monde arabe font partie du cœur vivant de nos relations, et il faut le réaffirmer aujourd'hui.

Les ponts sont là pour conjurer la réémergence de ce que Julien Gracq dans *Le Rivage des Syrtes* dénommait le Farghestan - de tous les Farghestan, ces Léviathan de l'Autre qui surgissent de la mer de nos imaginaires.

Rendre hommage à des personnalités qui contribuent de manière remarquable au dialogue culturel entre la France, l'Europe et le monde arabe, c'est aussi se rappeler que ces ponts n'existent que dans la matérialité de l'échange.

Je remercie le Collège international de la traduction littéraire d'Arles et l'Institut Français de s'être joints à nous pour cet hommage, pour une présentation des travaux de la Fabrique des Traducteurs, qui vient de clore sa session franco-arabe. En nous donnant accès à la création de l'autre, la traduction constitue l'une des meilleures armes contre les replis sur soi ; elle a toujours été l'une des conditions de la création d'un espace public commun. À vous qui vous destinez à devenir traducteurs professionnels, je dirais que la traduction est sans doute l'un des plus beaux métiers d'art – celui par lequel vous faites corps avec le plus intime d'une culture : sa manière de transmettre par les mots le concept et l'émotion.

Contact presse

Département de l'information et de
la communication

01 40 15 74 71
service-presse@culture.gouv.fr

SEUL LE PRONONCE FAIT FOI

www.culture.gouv.fr

Chère Khadija Al Salami,

Une jeune femme issue d'un milieu pauvre et conservateur du Yemen, qui passe son enfance dans les quartiers populaires de Sanaa pendant la guerre civile, connaît le mariage forcé, le divorce et la prison, avant de s'expatrier à seize ans et demi pour étudier le cinéma à Washington et à Los Angeles. Elle devient réalisatrice puis écrivain. C'est l'histoire de Pleure, ô reine de Saba !, votre premier livre, que vous écrivez avec votre mari. C'est aussi l'histoire de votre vie.

Celle d'une réalisatrice, tout d'abord, qui s'installe en France en 1986, et dont les images sont au service du droit des femmes – et cela dès votre premier film, Femmes au Yemen, en 1990, alors que vous n'avez que 24 ans. Jusqu'à Amina, que vous présentez à Paris en 2006, où l'on retrouve sous les traits d'une jeune fille les thèmes de la prison, la menace de la peine de mort ; un film levier, aussi, puisque la sensibilisation qu'il a véhiculée en faveur des droits les plus élémentaires des femmes a permis d'envisager la rédemption et la libération de la jeune femme dans une société en pleine mutation. Ce combat contre les injustices, vous continuez à le mener aujourd'hui : vous préparez actuellement un long-métrage sur le mariage précoce. Je crois savoir que vous venez d'achever un tournage sur le rôle des femmes dans les changements profonds que connaissent actuellement votre pays, dans leur rapport au régime politique, mais aussi face à l'oppression familiale et sociale.

Pour autant, votre engagement pour la justice et la défense des droits sait également aborder d'autres thématiques tout aussi essentielles. Je pense en particulier à votre Destructive Beast, votre documentaire produit par la télévision yéménite sur la corruption, qui vient d'ailleurs d'être diffusé sur Al Arabiya. Sélectionné au festival de Dubaï, ce film qui aborde un problème majeur qui est loin de concerner votre seul pays vient également d'être nominé, au festival international de télévision de Monte-Carlo, pour le prochain prix international de l'Union Radiophonique et Télévisuelle Internationale du documentaire d'auteur – un prix qui m'est cher, car j'ai eu l'honneur d'en présider le jury. Un projet qui mérite largement cette reconnaissance, pour lequel vous avez risqué l'arrestation en plein tournage, pour finalement réussir à négocier avec les forces de sécurité l'idée qu'il pouvait être bénéfique à une société en plein travail sur soi.

Aujourd'hui, c'est une femme qui représente la culture yéménite en France, où vous avez fondé le Centre culturel du Yémen. Malgré les troubles que connaissent votre pays, la conseillère à Paris pour la culture et pour la presse que vous êtes n'a pas pour autant interrompu sa programmation. Vous continuez à organiser les expositions sur le Yémen, qui sillonnent les villes de France, afin de mieux faire connaître un pays au patrimoine extraordinaire, de l'Hadramaout aux maisons de Sanaa, et dont l'image extérieure est encore trop soumise au préjugés. Les artistes yéménites que vous conviez en France se présentent chaque année dans un rythme soutenu de manifestations que vous n'avez pas l'intention de rompre. Ce mois-ci, vous venez par exemple, d'organisé au Louvre un séminaire sur l'archéologie au Yémen, en partenariat avec des archéologues français, sur le travail du bronze entre l'Arabie heureuse et le monde gréco-romain, et une exposition se profile à l'horizon 2013. Avec le Louvre toujours, vous menez à bien une coopération de fond pour la formation des professionnels yéménites dans le domaine de la conservation et de la restauration.

Dans le monde des images et des livres, vous avez œuvré au service de la cause des femmes et de la démocratie - des valeurs dont la défense est plus que jamais d'actualité. En tant qu'actrice de la coopération culturelle vous nous montrez à tous, par votre engagement et votre persévérance, que la compréhension mutuelle est une œuvre de longue haleine sur laquelle il ne faut pas céder.

Pour toutes ces raisons, je suis particulièrement heureux, au nom de la République Française, de vous remettre les insignes de chevalier dans l'ordre des Arts et des Lettres.

Cher Marwan Rashed,

Dans les palimpsestes de nos identités croisées, la figure d'Aristote est probablement la plus convoquée lorsque l'on veut évoquer la circulation des textes entre le monde européen et le monde arabe. De Cordoue à Byzance en passant par le Mont-Saint-Michel, la transmission du corpus et de ses interprétations continue de hanter les mémoires communes – quitte à être capable de susciter, encore de nos jours, des controverses qui dépassent par leur répercussion le seul cercle des spécialistes. À ce père fondateur qui fascine depuis le IV^{ème} siècle avant notre ère, vous devez d'avoir choisi de consacrer votre vie de chercheur à la circulation de l'héritage grec, que notre histoire de la philosophie, en Europe, aura bien souvent fantasmé en monolithe intemporel que la ruse de l'histoire nous aurait pendant une longue nuit subtilisé lors d'un moment arabe de la pensée. De cet héritage et de sa transmission, vous êtes précisément l'un des très rares experts en France capable de pouvoir retracer les fluctuations, les influences croisées, autrement dit l'historicité, au plus prêt des deux langues qu'ils ont empruntées : à la fois en grec et en arabe.

À la suite de votre khâgne du Lycée Louis-le-Grand, l'Ecole normale supérieure vous ouvre ses portes en 1991. Après votre agrégation de lettres classiques, c'est en Allemagne, à l'Université de Hambourg, que vous rédigez votre thèse de doctorat sur Aristote à Byzance, du IX^{ème} au XV^{ème} siècle.

Après quelques années au CNRS au Centre de recherche sur la pensée antique, vous êtes nommé professeur à l'Ecole normale en 2005, à 35 ans, un très jeune âge pour cette fonction prestigieuse. Depuis le cloître républicain de la Montagne Sainte-Geneviève, vous proposez un enseignement unique en son genre : celui de la philosophie grecque et de la philosophie arabe dans la même chaire.

Dans le lent travail des langues et des traductions sur le corpus aristotélicien, vous repérez comment, sous la multiplicité des langues, s'exprime la langue unique de la raison humaine. De cette profonde conviction théorique, vous faites un terrain d'investigation pratique, en vous faisant l'archéologue de notre identité commune, de la poésie des présocratiques à la philosophie de l'époque mamelouk.

De cette transmission de l'héritage grec, vous retenez qu'elle est loin d'être un long fleuve tranquille : chaque auteur arabe est allé chercher dans le patrimoine grec ce qui l'intéressait pour un projet qui lui était actuel. Hier comme aujourd'hui, traduire un texte, c'est lui redonner vie – et l'héritage arabe ne fait pas exception.

Malgré ce que notre accès aux textes de philosophie grecque doit à leur transmission en arabe, force est de constater que les textes philosophiques en arabe sont encore trop peu étudiés ou même édités. À ce décalage qui ressemble parfois autant à un oubli scientifique qu'à un déni de la dette, vous aimez sensibiliser vos étudiants en leur rappelant le paradoxe du menteur : il y a des dizaines de traités arabes sur la question qui n'ont été que très rarement abordés, alors que les études consacrées aux trois seules allusions grecques à cet argument sont légion.

Quand vous quittez le scriptorium, c'est souvent pour vous engager dans des débats contemporains sur notre rapport d'Européens à la culture arabe classique. Dans ces controverses, vous vous êtes autant opposé à la constitution de l'Arabe comme l'Autre qu'à son identification à une sorte de précurseur plat. Dans votre conception de la culture arabe comme un mode parmi d'autres de la culture humaine, vous vous revendiquez clairement de l'universalisme. Car vous vous êtes toujours farouchement opposé aux folklorisations de tout genre, qu'elles soient positives ou négatives. En cela vous suivez les traces de votre père, qui a développé des années 1970 aux années 2000, au CNRS, une école d'histoire des mathématiques arabes de renommée internationale, dont l'objectif était précisément de rompre avec l'orientalisme ambiant qui déployait son règne jusque dans ce domaine d'étude, au détriment d'un universel qui appartient à tous. De cette conviction vous vous êtes toujours revendiqué, dans votre recherche comme dans vos prises de position publiques.

Parce que votre histoire de la philosophie grecque et arabe se développe au cœur de la lettre et de la traduction, dans la chair même du texte de nos héritages croisés, parce que vos engagements ont toujours su maintenir l'exigence de l'universel commun face aux altérités faciles, cher Marwan Rashed, au nom de la République Française, nous vous faisons Chevalier dans l'ordre des Arts et des Lettres.

- Lecture en français de Catherine Bonjour, traductrice d'Abu Hamid Al-Ghazali (L'accès au divin par la connaissance de l'âme)

- Lecture en arabe de Ramia Ismaïl, traductrice de Marguerite Duras (La Maladie de la mort)

Chère Maïssa Bey,

L'écrivain algérienne que vous êtes a su faire fructifier comme personne ce que Kateb Yacine appelait d'une belle expression un « butin de guerre » pour tous ceux qui habitent cette terre qui fut aussi celle de Camus : la langue française.

C'est votre père, instituteur à Ksar el Boukhari dans la région de Médéa, qui vous l'enseigne avant même que vous n'alliez à l'école. Cet ancrage linguistique vous portera jusqu'au lycée Fromentin d'Alger et vos études universitaires dans le domaine des lettres françaises, qui deviendront l'objet de votre enseignement.

Votre père, c'est aussi l'histoire d'un drame ineffaçable, celle de la torture puis de son exécution pendant la guerre d'Algérie, alors que vous n'avez que sept ans. Le souvenir de ce drame, vous le ferez renaître, de manière magistrale, dans le huis clos d'un wagon de voyageurs dans Entendez-

vous dans les montagnes. Plus récemment, la marque indélébile du fait colonial vous a inspiré Pierre Sang Papier ou Cendre, une fresque poétique magistrale sur 132 ans de colonisation française, qui vous vaut le Grand Prix du Roman francophone du Salon international du livre d'Alger, et qui a été adaptée au théâtre par Jean-Marie Lejude sous le titre Madame Lafrance.

Pour autant - et je me souviens de l'interview que vous m'aviez accordée pour une émission de France Culture -, l'œuvre de Maïssa Bey n'est pas une œuvre du ressentiment : elle se présente avant tout comme une recherche sur l'histoire de nos deux pays, leurs liens, leurs blessures. Je vous cite : « Je ne dénonce rien, j'énonce simplement, non pas ma vérité mais une vérité. D'ailleurs comment pourrais-je condamner quelque chose dont je suis le produit... »

Les blessures dont vous parlez, ce sont aussi celles de la violence de la société algérienne en proie à la guerre civile, dans Au commencement était la mer, qui marque en 1996 votre entrée en littérature, dans Nouvelles d'Algérie, qui reçoit en 1998 le Grand Prix de la Nouvelle Société des Gens de Lettres, ou dans votre dernier roman, Puisque mon cœur est mort, sur la mémoire d'une mère qui a perdu son fils assassiné. Blessures, également, d'une génération tiraillée entre tradition et modernité, comme dans Bleu, blanc, vert, adapté lui aussi au théâtre par la compagnie El Ajouad. Une Algérie où les femmes subissent la violence des hommes, comme dans Cette fille là, qui reçoit le Prix Marguerite Audoux. Autant d'œuvres qui jalonnent le parcours d'une œuvre majeure de la littérature algérienne d'expression francophone, marquée par l'exploration de soi et de nos contradictions, contre le silence et l'oubli.

Chère Maïssa Bey, du pouvoir de la langue, vous avez toujours eu le souci de sa transmission. Dans votre ville de Sidi Bel Abbès, vous avez créé, en 2000, une association culturelle, « Parole et écriture », où les lectures publiques sont reines. Depuis 2005, l'association dispose d'une bibliothèque qui est devenue un véritable espace d'expression dans la ville. Vous avez su concilier de manière magistrale cet engagement de terrain, en parallèle d'une vie de mère, et d'une œuvre qui continue de se construire, où tentent de s'exorciser avec douceur et pudeur les violences de nos mémoires.

Pour toutes ces raisons, je suis particulièrement heureux, au nom de la République Française, de vous remettre les insignes d'Officier dans l'ordre des Arts et des Lettres.

- Lecture en arabe de Dina Mandour, traductrice de Gilles Lipovetsky (La troisième femme)

- Lecture en français de Marie Charton, traductrice de Ghada Abdel Aal (Ayza atgawwez / Cherche mari désespérément)

Cher Elias Sanbar,

« Et la terre se transmet comme la langue », écrivait Mahmoud Darwich. Cette formule du poète palestinien disparu, ce pourrait être la vôtre – non pas seulement parce que vous en êtes le traducteur en français, mais

parce qu'elle dit quelque chose de votre rapport au monde et de vos engagements pluriels.

L'engagement militant, tout d'abord, d'un homme qui mène depuis maintenant quarante ans une lutte pour les droits d'un peuple. C'est l'histoire d'une famille chassée de Palestine à la fin des années 1940 comme tant d'autres, et qui part s'installer au Liban. Une Nakba vécue alors que vous n'étiez âgé que d'un an, un souvenir enfoui, que vous allez tenter toute votre vie de reconstituer. Votre père a su vous transmettre, dans l'enceinte familiale de votre enfance beyrouthine, son altruisme profond et son opposition à tous les autoritarismes. C'est sans doute ce qui donnera à votre combat une tournure singulière

Engagé dans le mouvement de résistance nationale, vous partez pour Paris en 1969, où vous poursuivez les études qui vous amèneront par ailleurs à enseigner le droit international, notamment à Paris VII, au Liban et à Princeton. Cette venue en France a fait de vous un Palestinien de Paris profondément lié à un milieu intellectuel et artistique parisien où l'on retrouve vos amis Jean-Luc Godard dont vous avez toujours admiré le travail sur l'image, Gilles Deleuze ou encore Jean Genet, et aussi Jérôme Lindon.

C'est précisément lui qui accueille en 1981, aux Editions de Minuit, la Revue d'études palestiniennes dont vous êtes co-fondateur, et dont vous allez devenir le rédacteur en chef. Se dessine alors pour vous un engagement fait d'écriture. Outre vos magnifiques traductions de Mahmoud Darwich en français - à travers pas moins d'une quinzaine de recueils et d'anthologies -, vous allez, sur la lancée de la Revue, multiplier les essais, depuis Palestine 1948, l'expulsion en 1984, en passant par les ouvrages que vous publiez avec Farouk Mardam-Bey, aux éditions Actes Sud, dont la maison contribue tant à la diffusion des lettres arabes en France ; jusqu'au tout récent Dictionnaire amoureux de la Palestine (2010), qui reflète sous sa forme par définition fragmentée, je vous cite, « l'éclatement du réel palestinien ». Un Dictionnaire dont l'humour n'est pas absent, où la perte devient stimulant, où les facéties réveillent de l'absence, où l'enfant chrétien d'Haïfa que vous aviez été décrit, par exemple, Jésus de Nazareth comme le « Fils des voisins ». De cette multitude d'écrits audacieux, il ressort un remarquable effort de pensée au service de la mémoire de 1948, de la mémoire du déplacement, au service d'un message universel aussi, contre tous les stéréotypes qui peuvent peser sur les sociétés arabes. Une expérience exceptionnelle, qui du coup fait de vous un observateur très écouté des printemps arabe.

Et puis il y a Elias Sanbar, l'homme institutionnellement engagé, par ses hautes fonctions, par ses responsabilités. Vous avez été en effet, pendant 8 ans, un négociateur des accords de paix, à Madrid en 1991, à Washington en 1992, avant que Yasser Arafat ne vous confie la coordination de la délégation pour les négociations sur les réfugiés jusqu'à 1997.

Devenu Ambassadeur de la Palestine à l'UNESCO, c'est désormais le champ de l'action culturelle qui sera l'axe principal de votre action. Vous vous impliquez tout particulièrement dans les questions qui concernent la protection et la mise en valeur du patrimoine mondial – en particulier en ce qui concerne la préservation de la vieille ville de Jérusalem. Vous avez

également lancé, avec la complicité d'Ernest-Pignon Ernest, la constitution d'un fond de collection qui pourra devenir à terme le noyau d'un futur musée national d'art moderne de la Palestine, qui bénéficie d'ores et déjà de dons de très grands artistes.

Au porteur d'un combat par les mots de la poésie et ceux de la négociation, diplomate et homme de revue, traducteur et auteur, rares sont les champs d'action qui sont étrangers à celui qui a choisi de porter son engagement sur le registre universel du dialogue interculturel. C'est donc pour moi un honneur, Monsieur l'Ambassadeur, cher Elias Sanbar, de vous remettre les insignes de Commandeur dans l'ordre des Arts et des Lettres.

- Lecture en français de Lotfi Nia, traducteur de Abdelwahab Benmansour (Fussus at-tayh / Les Perles de l'égarément)

- Lecture en arabe dialectal d'Egypte de Heba Zohni, traductrice de René Goscinny (Le petit Nicolas)

Cher Jordi Savall, chère Montserrat Figueras,

À l'occasion de cet hommage que j'ai voulu centrer autour du dialogue et de la langue, c'est un immense plaisir que de vous recevoir ce midi, tant les musiciens, notamment les plus grands, peuvent être eux aussi des traducteurs d'un autre type. Depuis presque quatre décennies, vous illuminez de votre présence le monde de la musique ancienne ; et ces dernières années, vous avez orienté une partie de votre répertoire vers d'autres rivages, ceux de la rencontre des univers musicaux de notre espace méditerranéen commun – à l'image du concert que vous allez donner ce soir, à la Cité de la Musique remarquablement dirigée par Laurent Bayle, intitulé Mare Nostrum.

Jordi Savall et Montserrat Figueras, c'est l'alliance du timbre de la viole avec le timbre d'une voix exceptionnelle. C'est aussi la formidable aventure d'Hespèrion XX - devenu Hespèrion XXI -, de la Capella Reial de Catalunya et du Concert des Nations. Autant d'ensembles internationaux dont le niveau d'exigence, la qualité et la chaleur des interprétations rayonnent dans le monde entier. Outre un travail musicologique qui vous a permis de revisiter de manière inoubliable les grandes figures de la musique baroque, vous avez offert au public la possibilité de découvrir des compositeurs moins connus de la Renaissance ou du XVIIème siècle – je pense bien évidemment à Marin Marais et à l'extraordinaire succès de Tous les matins du monde du très regretté Alain Corneau ; mais aussi aux compositeurs du XVIème siècle, ou encore aux recueils de musique médiévale pour lesquels vous avez déployé cet équilibre entre rigueur et liberté donnée à l'imagination dans la reconstitution des timbres et des paysages sonores, qui caractérise les grands maîtres.

Depuis quelques années, votre label Aliavox a lancé un nouveau format de livres-albums dont la qualité peut nous laisser croire que les formats physiques du disque peuvent avoir encore de beaux jours devant eux. Vous y proposez des parcours historiques en musique où l'on peut écouter, émerveillés, le son de l'histoire en marche. Par le timbre des voix et l'éclat de l'instrumentarium, vous parvenez à ressusciter les altérités oubliées qui sont enfouies dans le substrat de nos mémoires collectives –

de la tragédie cathare à « Jérusalem, ville des deux paix » et la conquête du Nouveau Monde.

Avec Orient-Occident, vous savez également faire renaître les paradis perdus, et vous nous rappelez à chaque disque, à chaque concert, qu'il ne saurait y avoir de nostalgie gratuite d'Al-Andalus. Par les croisements que vous opérez avec les musiques ottomanes – je pense à votre magnifique album sur la musique transcrite par Dimitri Cantemir -, mais aussi avec le patrimoine musical maghrébin, le chant séfaraïte et le répertoire arabo-andalou, vous offrez à l'auditeur et au spectateur un éventail de traditions musicales qui dialoguent de manière inédite entre elles.

Pour cela, vous avez su vous entourer de musiciens exceptionnels venus des horizons musicaux les plus variés qui vous ont rejoint à Barcelone et dans vos tournées à la cadence hors du commun. Je salue à ce titre Driss El Maloumi et Pedro Estevan qui nous font également l'honneur d'être avec vous aujourd'hui.

Parmi les très nombreuses distinctions dont vous avez fait l'objet, je me contenterai de rappeler que vous avez été nommé, cher Jordi Savall, Ambassadeur de l'Union Européenne pour un dialogue interculturel en 2008, puis tous les deux nommés Artistes pour la Paix dans le cadre du programme des « Ambassadeurs de bonne volonté » de l'UNESCO.

Le dialogue interculturel peut rester un mot bien creux quand il n'est pas mis en pratique. C'est l'esprit dans lequel vous avez précisément créé le Festival de Fontfroide, dans le Sud de la France, dans le cadre duquel vous avez réservé un espace pour les jeunes interprètes en voie de professionnalisation, venu des deux rives de la Méditerranée et au-delà.

Certains disent qu'à Barcelone il y a l'Alliance des civilisations, l'Union pour la Méditerranée également, dont nous espérons tous que les évolutions actuelles permettront d'envisager une relance ; et il y a les Savall. Cette dynamique que vous incarnez est un modèle pour nous tous.

Pour toutes ces raisons, cher Montserrat Figueras, cher Jordi Savall, je suis particulièrement heureux, au nom de la République Française, de vous remettre les insignes de Commandeurs dans l'ordre des Arts et des Lettres.